

Face au coronavirus, les alters veulent faire le poids

Par [Annabelle Martella](#) — 21 avril 2020 à 17:31

Malgré leur manque de moyens et en dépit des tracasseries administratives, squats, friches et lieux intermédiaires tentent d'apporter soutien et réconfort aux artistes et aux plus démunis.

"Naufragé.e.s" Oeuvres d'Antonin Hako dans le cadres du projet "Au zénith les rêves" aux Ateliers wonder de Nanterre. Photo : Nadia Paz

«Avec la pandémie, je suis contente de ne pas être dans une compagnie sous perfusion constante de l'Etat et de me débrouiller avec presque rien», se rassure Julie, accoudée à une fourgonnette dans la cour du Shakirail, friche artistique coincée entre un pont et un chemin de fer du nord-est de Paris (XVIII^e). Un feu de camp éclaire faiblement l'immense bâtisse désaffectée transformée depuis presque dix ans en salles de répétition pour artistes émergents. Artiste bénévole, Julie assure avec d'autres le gardiennage, à défaut d'avoir accès aux espaces de travail, à cause des normes sanitaires. Vivant toute l'année sur une économie de disette, jamais à l'abri de se faire dégager par la police_ ([cf. l'évacuation de Mains d'œuvres en octobre](#)), les friches artistiques, squats et autres lieux intermédiaires subissent une précarité qui est devenue paradoxalement un atout par ces temps de Covid-19. Il suffit de jeter un œil à leurs pertes financières. Curry Vavart, association qui gère sur Paris le Shakirail, le Théâtre à Durée indéterminée ou la Villa Belleville et accueille plus de 400 artistes par an, estime avoir perdu moins de 14 000 euros en mars et en avril. Et pour les gros mastodontes comme la Friche la Belle de Mai à Marseille, l'union fait la force : «On est une société coopérative d'intérêt collectif. A partir de là, tout est dit ! s'exclame Alain Arnaudet, directeur de la Friche. On va tenter de trouver un équilibre entre les 70 lieux qu'on abrite, dont certains sont conventionnés, pour essayer de les sauver tous.»

Précaire

Difficile de mettre tout le monde dans le même sac. Chaque structure a un modèle propre, hérité des combats menés pour occuper les lieux. Certains paient un loyer en dessous des réalités du marché, d'autres disposent gratuitement de locaux grâce à la ville, parfois seulement à titre temporaire, ou réussissent à décrocher des subventions de fonctionnement. Mais la plupart fonctionnent avec peu de salariés, souvent deux ou trois, pratiquent une billetterie à prix libre et prêtent gracieusement ou à des prix dérisoires ateliers et salles de répétition, soucieux d'accompagner une scène artistique souvent aussi précaire que leurs structures. *«On a bon dos d'être résilient, lâche Jules Desgoutte, coordinateur de la plateforme Artfactories, qui fédère des lieux culturels, comme la Briqueterie à Amiens (Somme), Mix'art Myrys à Toulouse ou la Friche Lamartine à Lyon (III^e). Nos lieux reposent fortement sur l'engagement des bénévoles et si à la fin du confinement, ils sont obligés d'ajouter les heures pour pouvoir toucher leurs intermittences ou de faire un travail alimentaire prenant à cause de l'annulation des festivals d'été, ils ne pourront plus s'investir.»*

A Doc !, squat toléré dans le XX^e arrondissement de Paris, les occupants ont décidé de ne pas faire payer les loyers des ateliers aux artistes les plus précaires, quitte à creuser un peu plus le trou de leur trésorerie.



Projo sur le mur du ciné-squat la Clef, à Paris Ve. Photo clairemma

Comme le rappellent la plupart d'entre eux, il est dans leur *«ADN de se montrer solidaires»*. Lors du déconfinement, il risque d'y avoir un embouteillage pour les salles de répétition et Lucie Lambert, coordinatrice du réseau Actes if (Samovar, Petit Bain, Mains d'œuvres, etc.) parle déjà de mutualiser tous ces lieux franciliens : *«On va faire le maximum pour ouvrir nos portes mais on va pas pouvoir absorber tous les artistes. Les grosses scènes publiques comme privées, faudrait qu'elles nous aident en ouvrant leurs espaces. Et pour les aides mises en place par le ministère, on espère bien y avoir autant accès que les autres !»* Certaines structures prêtent également main-forte à des associations pendant le confinement : la Friche la Belle de Mai accueille en ce moment une trentaine de sans-abri.

«Cris visuels»



«Naufragé.e.s», peinture d'Antonin Hako. Photo Nadia Paz

Lieux de travail mais aussi de vie, ces friches, où des artistes se confinent, deviennent des petites poches de résistance dans une société à l'arrêt. Sur le toit du Wonder, à Nanterre (Hauts-de-Seine),

Antonin Hako agite matin et soir ses peintures bigarrées comme des drapeaux flottant au vent. Par ces «*cris visuels*», il entre en contact avec les habitants installés aux fenêtres d'en face, qui lui glissent poèmes, requêtes et remerciements dans un tchat qu'il a créé pour l'occasion. Autre bouteille à la mer, la Clef, squat illégal dans le Quartier latin. Le cinéma projette tous les vendredis, une fois la nuit tombée, un film sur un de ses murs extérieurs. La semaine dernière, alors que les spectateurs regardaient *la Nuit du chasseur* (1956), de Charles Laughton, diffusé à la demande de deux gosses du quartier, des policiers ont tenté d'interrompre la projection, cherchant en vain un projo - les occupants restant calfeutrés dans l'ancien cinéma. Plus de peur que de mal. Les projections en plein air continueront avec, ce vendredi, pour les habitants des immeubles voisins, *l'Homme qui n'a pas d'étoile* (1955), de King Vidor. Ce ne sont pas les rondes policières qui effraient le plus les cinéphiles de la Clef, mais l'astreinte de 350 euros par jour qu'ils devront payer à partir du 8 mai, conformément à une décision judiciaire : «*On n'a pas du tout les moyens de payer, surtout qu'on n'a plus la cagnotte prix libre maintenant qu'on ne peut plus ouvrir. C'est un coup de poker !*» Motivés à squatter quoi qu'il arrive, ils réfléchissent à projeter, avec l'accord des distributeurs, les films fragiles et exigeants qui seront passés à la trappe pendant la période de confinement. Avec une programmation beaucoup plus flexible que les grandes institutions, de nombreux lieux alternatifs se disent prêts, quand les conditions sanitaires le permettront, à accueillir expos, concerts et créations qui ne pourraient pas se produire... à condition, bien sûr, d'avoir les forces vives.



Projo sur le mur du ciné-squat la Clef, à Paris Ve. Photo clairemma

[Annabelle Martella](#)